

LA NATIONALITÉ DES ÉCRIVAINS EN EUROPE CENTRALE

TIBOR KLANICZAY
(Budapest)

Quels écrivains, quelles œuvres appartiennent à telle ou telle littérature ? Que doivent contenir les histoires des littératures nationales ? Il est facile de répondre à ces questions si l'écrivain lui-même affirme son appartenance exclusive à une nation ou plutôt à une littérature nationale et l'exprime dans ses œuvres d'une manière explicite. Mais cela n'arrive que dans les sociétés nationales développées, c'est-à-dire à une étape déjà véritablement nationale de l'évolution de la littérature. Dans les littératures de l'Europe occidentale c'est depuis la Renaissance, dans celles de l'Europe orientale depuis le XIX^e siècle que l'appartenance de tel ou tel écrivain à telle ou telle histoire littéraire pose rarement des problèmes. Mais ici non plus, user de précautions n'est pas inutile. Franz Kafka, par exemple, est en dernière analyse un écrivain autrichien, mais aucune histoire littéraire allemande ne saurait se passer de lui. De plus, il serait bizarre de se figurer une histoire de la littérature tchèque qui passerait sous un silence total l'œuvre de Kafka, et, en général, des écrivains allemands de Prague.

Dans les périodes précédant la formation définitive de la littérature nationale, c'est-à-dire au Moyen Age et en Europe centrale et orientale jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, il est beaucoup plus difficile de trancher cette question. Ici non plus, dans la majorité des cas l'appartenance nationale et historico-littéraire des écrivains ne fait pas question, car jamais personne n'a contesté que Kochanowski, Pázmány et Gundulić sont des écrivains polonais, hongrois et croate, puisqu'il s'agit ici de certitudes fondées sur l'expérience. Cependant, si l'on essaie de trouver le critère décisif du rangement à telle ou telle littérature, c'est-à-dire le point de vue pour trancher des cas discutés, il se trouve que de tels critères font

défaut. Ni la langue des œuvres, ni l'origine ethnique des écrivains, ni le territoire d'Etat où ils déploient leurs activités, ni le milieu intellectuel et culturel de leurs activités ne peuvent être considérés comme le seul facteur décisif. Prenons le cas de Janus Pannonius. La considération d'ordre linguistique démontre qu'il appartient exclusivement à la littérature universelle en langue latine ; par sa naissance, il est écrivain croate ; par le caractère, le style et le milieu de sa poésie, Janus Pannonius fait partie de la poésie humaniste d'Italie et finalement, en tant qu'homme d'Etat éminent de la Hongrie, porte-parole du roi Mathias et de la noblesse hongroise, nous le considérons comme poète hongrois. L'histoire littéraire nationaliste du passé a avancé dans de tels cas tantôt l'un, tantôt l'autre point de vue pour ranger les écrivains exclusivement dans une littérature donnée.

Pour nous rapprocher de plus près de la solution, nous devons considérer la littérature nationale non pas comme un inventaire sur lequel on porte, selon des points de vue nationalistes mesquins, des écrivains et des œuvres littéraires, mais comme une formation historique et changeante faisant son apparition à une certaine phase du développement de la société. La littérature nationale est le produit littéraire d'une société nationale et de même que les sociétés nationales sont le résultat de longues évolutions historiques, les littératures nationales le sont également. Par conséquent, avant que ce développement ait atteint son sommet, la cristallisation et la démarcation nette des nations, les limites se sont souvent effacées. Il en résulte que dans les périodes anciennes des littératures nationales il faut tenir compte de la production littéraire des collectivités ou sociétés pouvant être considérées comme antécédents des nations, sans égard à des considérations d'ordre linguistique, territorial ou d'origine.

Si l'on part du principe que l'histoire d'une littérature n'est pas autre chose que l'histoire de la littérature de quelque collectivité ou société, l'époque nationale se détache nettement de l'époque précédente. Tandis que les produits littéraires d'une société sont écrits, dès l'achèvement de la formation de la nation, quasi exclusivement en langue nationale, dans les époques précédentes cela est loin d'être ainsi. Il est impossible d'écrire l'histoire médiévale de telle ou telle littérature de façon à en exclure les créations en langue latine ou en vieux slave ecclésiastique de la société en question. On sait que dans la formation de la littérature nationale, les œuvres de langue latine jouent fréquemment un rôle qui n'est aucunement inférieur à celui des ouvrages en langue vulgaire. Il est vrai que c'est la langue vulgaire écrite qui deviendra plus tard la matière et le seul moyen d'expression d'une littérature natio-

nale, mais d'autre part, les premières manifestations des idées nationales et de la conscience nationale se signalent, souvent, dans la littérature latine du pays. Au Moyen Age, et partiellement à l'époque de la Renaissance aussi, voire durant toute la période du baroque est-européen, la littérature en langue latine et celle en vulgaire alimentaient de concert la société et exprimaient ses exigences. Et c'est ce qu'on doit considérer comme déterminant du point de vue des cadres que prend l'histoire de la littérature nationale.

En ce qui concerne les débuts de la littérature italienne, il est impossible d'accepter la thèse selon laquelle l'histoire de cette littérature n'a commencé qu'au XIII^e siècle avec l'apparition des premières œuvres littéraires en langue vulgaire. Les nouvelles civilisations se formant sur les ruines de l'Empire carolingien, les antécédents des futures cultures nationales française, italienne, etc. ont pris leur essor presque simultanément aux X^e—XI^e siècles. Mais en raison de la présence accrue en Italie de la tradition latine, la société italienne en formation s'est exprimée dans sa littérature même aux XI^e—XII^e siècles en latin et non pas en sa langue parlée. De même il serait erroné de commencer l'histoire de la littérature hongroise par les premiers monuments linguistiques en hongrois qui subsistent des années 1200, étant donné que dès les XI^e—XII^e siècles de nombreux légendes et cantiques ont été écrits en latin sur les rois saints hongrois, ainsi que des ouvrages historiques sur les gestes des Hongrois. Ces écrits en langue latine ont satisfait aux exigences de la dynastie ainsi que de la société féodale et de l'Église hongroise. Si l'importance de ces textes est moindre du point de vue de la littérature universelle en langue latine au Moyen Age, le rôle qu'ils jouent dans la formation de la littérature hongroise est d'autant plus grand. De même que dans toutes les littératures appartenant au christianisme occidental les ouvrages en latin jouent un rôle important, dans le cas de plusieurs littératures slaves et de la littérature roumaine ce sont les textes en vieux slave ecclésiastique qui ont la même importance dans les débuts de la littérature nationale. De plus, dans l'histoire médiévale de certaines littératures slaves, comme dans celle de la littérature tchèque, il faut inclure en dehors des textes tchèques les ouvrages en latin et en vieux slave ecclésiastique également.

Néanmoins, les ouvrages littéraires écrits en langues internationales mortes ne sauraient toujours être attribués exclusivement à la littérature de tel ou tel peuple. Les écrivains se servaient du latin et du vieux slave ecclésiastique justement pour se faire entendre par plusieurs nations, pour satisfaire aux exigences culturelles et ecclésiastiques de plusieurs pays ou pour faire face aux besoins politiques des pays à plusieurs nationalités. Par conséquent, il n'y a rien de bizarre dans le fait

que le même écrivain, le même ouvrage apparaît dans l'histoire littéraire de plus d'une nation. Puisque les écrivains des temps anciens ne se sont pas toujours distingués selon leurs nationalités, ce serait fausser l'histoire de faire cette distinction ultérieurement dans les histoires littéraires. Les activités de Cyrille et Méthode ne s'attachent pas uniquement à l'histoire de telle ou telle littérature slave. Il est évident qu'elles font partie de l'histoire des littératures bulgare, slovaque, tchèque, etc.

Sous ce rapport, il est très instructif de prendre le cas de l'ancienne littérature latine de Hongrie. Avant la naissance des nations bourgeoises les cadres féodaux, politiques, d'Etat et ecclésiastiques se révélaient des facteurs beaucoup plus décisifs dans la formation de la société que les circonstances ethniques et linguistiques. L'ancienne Hongrie étant une formation politique durable, il est né, à l'époque féodale, une « société de Hongrie », malgré le polyglottisme du pays. Les cadres d'Etat, politiques et féodaux ont influencé l'activité culturelle des nationalités différentes dont les écrivains — hongrois ou non — ont travaillé longtemps non pas dans des cadres nationaux mais d'Etat, féodaux ou ecclésiastiques et, par conséquent, leur façon de penser était déterminée par ces derniers. Une littérature latine est donc née, produit commun des peuples vivant sur le territoire de l'ancienne Hongrie, précurseur et héritage culturel communs des futures littératures nationales prenant leur racine sur ce même territoire d'Etat.

Ce n'est pas seulement la langue de cette littérature « de Hongrie » qui était unifiée en raison de l'usage du latin, mais les écrivains de diverses nationalités représentaient aussi la même conscience « hungarus » [non pas Hongroise !] de l'Etat et des Ordres. En outre des peuples autochtones, même certains écrivains allemands, italiens, etc. s'y installant se sont intégrés totalement dans les cadres de cette littérature de Hongrie. Au cours du Moyen Age il est impossible de distinguer la moindre différence du point de vue « national » entre les conceptions d'un chroniqueur d'origine hongroise, d'un écrivain ecclésiastique allemand au service des rois de la dynastie arpadienne, de n'importe quel humaniste croate des Hunyadi ou d'un historien italien du roi Mathias. Ni les uns, ni les autres ne représentent pas d'aspirations nationales ; au service d'un Etat féodal ou d'une dynastie, ces écrivains expriment un patriotisme d'Etat qui correspond à cette situation. Le cas de Janus Pannonius (1434—1472) illustre bien cette thèse : ce poète figure dans les histoires littéraires hongroise, croate et italienne également.

Durant son séjour de douze ans en Italie, ce grand poète d'origine croate est devenu, d'après son grand maître humaniste Guarino da Verona, « italien dans ses mœurs » pour devenir ensuite, en tant qu'évêque

de Pécs et vice-chancelier du roi Mathias, grand-seigneur féodal hongrois. Tout cela ne lui posait pas le moindre problème, comme il ne se réfléchissait pas dans les catégories nationales.

C'est la Pannonie qu'il tenait pour sa patrie, sans égard aux parties au sud et au nord de la Drave de la province romaine d'autrefois. Pour lui, la Pannonie croate et la Pannonie hongroise n'étaient qu'une patrie, un pays ; sa deuxième patrie c'était l'Italie. Il n'écrivait ni en hongrois, ni en croate, ni en italien, seulement en latin ; il ne se considérait ni croate, ni hongrois, ni italien, mais « *pannonius* ». En implorant la paix pour les Pannoniens dans un de ses épigrammes (« *Iam parce fessis, quaeso, Pannoniis Pater* »), il pense aussi bien aux Croates qu'aux Hongrois.

Le fait qu'une fois *Janus Pannonius* se range parmi les Huns ne contredit qu'en apparence ce qui précède. C'est dans son élégie intitulée *De inundatione* que nous trouvons ce vers : « *Sin Hunni luimus communia crimina soli* ». Il est intéressant de remarquer que dans la traduction moderne en langue croate on a omis le mot « Hunni » : « *Ako samo mi moramo otkupiti grijehe svijete* ». (Cf. Ivan Česmički : *Pjèsmè i epigrami*, Zagreb, 1951). Le traducteur a-t-il cru que cette allusion aux ancêtres présumés des Hongrois, aux Huns, serait en contradiction avec l'origine croate du poète ? Toutefois, il n'est pas question de cela. La conception historique médiévale affirmant l'identité des Huns et des Hongrois était destinée à élever la conscience de la noblesse, classe dirigeante de l'Etat hongrois, alors que cette noblesse ne se constituait pas uniquement de Hongrois. Il s'agit ici d'une conscience féodale et non pas nationale et tandis qu'un paysan hongrois ne se considérait jamais un descendant des Huns, le baron de nationalité non hongroise se considérait aussi bien comme Hun que son homologue hongrois. Bien que cette conscience hunnique exprimant une sorte d'orgueil de grande puissance se soit accompagnée évidemment d'une forte xénophobie, les nationalités de Hongrie, respectivement les Croates vivant en confédération avec les Hongrois — plus précisément, leurs seigneurs et nobles — n'étaient jamais considérés comme étrangers du point de vue de l'ordre nobiliaire se vantant de son origine hunnique. A l'époque du roi Mathias l'usage de concevoir l'Etat hongrois comme héritier du pays d'Attila se développait déjà en une idéologie dynastique ; Mathias lui-même était souvent nommé avec prédilection « *secundus Attila* ». Rien de plus naturel que d'origine « *pannonienne* », élevé aux rangs dirigeants de la classe féodale dominante de Hongrie et appartenant aux collaborateurs intimes de Mathias, *Janus* se comptait également parmi les Huns.

Serait-il possible, sur ces entrefaits, de dire à quelle littérature *Janus Pannonius* appartient-il exclusivement ? Non, évidemment. Son

œuvre rentre dans le cours historique de la littérature hongroise aussi bien que dans celui de la littérature croate, voire un peu dans la littérature italienne aussi. La plupart des représentants de la littérature latine de Hongrie doivent être considérés de la même manière. Antonio Bonfini (1427—1503), qui a écrit son œuvre maîtresse en Hongrie, ne pourrait être exclu de l'histoire de la littérature italienne, mais l'histoire littéraire hongroise ne saurait se passer de lui non plus, vu que son histoire hongroise écrite pour le roi Mathias est devenue la base de toute l'historiographie nationale hongroise. De même, il arrive également qu'un écrivain se déclare catégoriquement le fils d'une patrie et plus tard d'une autre. András Dudith (1533—1589), d'origine moitié croate, moitié italienne, mais né Hongrois à Buda, s'étant installé définitivement en Pologne, s'exprime dans un de ses poèmes comme suit :

Sarmatiam patriae antetulit charisque propinquis
 Dudithus, Hunnorum forti de sanguine cretus
 Virtutes gentis libertatemque sequutus.
 Quare vale, o dulcis patria Hungariae, haec mihi nunc est
 Haec patria, . . .

(P. Costil : *André Dudith, humaniste hongrois*. Paris, 1935, p. 324). L'un des plus grands savants de Hongrie au XVIII^e siècle, Mátyás Bél (1684—1749) d'origine moitié hongroise, moitié slovaque, pasteur allemand à Presbourg durant une grande partie de sa vie, chercheur enthousiaste des problèmes des langues hongroise et slovaque, explorateur zélé du passé et de l'origine historique des deux peuples de sa patrie, saurait-il être considéré exclusivement comme un écrivain slovaque ou un écrivain hongrois ?

L'historiographie hongroise ancienne a faussé l'histoire en s'appropriant toute la littérature latine de Hongrie, en la considérant exclusivement comme relative à l'histoire de la littérature hongroise. De même, tout effort est erroné et faux visant à démontrer le contraire, c'est-à-dire qu'on considère Janus Pannonius en premier lieu comme poète croate, Mátyás Bél uniquement comme écrivain slovaque, et qu'on attribue Bonfini uniquement à l'histoire littéraire italienne et Dudith à la littérature polonaise. Ce qui en son temps ne s'est pas distingué du point de vue national, ce qui est héritage commun, ne doit être qualifié par la postérité comme propriété exclusive de telle ou telle nation.

Tout ce qui précède ne se limite pas à la littérature latine, car même la distinction des anciens écrivains travaillant en leur langue maternelle n'est pas certaine. Voici de nombreux exemples tirés également de la culture qui s'est développée dans l'ancienne Hongrie à plusieurs nationalités. Le transylvain Gáspár Heltai (†1574), qui se déclarait

jusqu'à la fin de sa vie Saxon conscient, n'a appris le hongrois que relativement tard, âgé déjà d'une quarantaine d'années. Pourtant, par ses œuvres il est devenu maître de la prose hongroise du XVI^e siècle. Péter Beniczky (1603—1664), vivant au milieu du XVII^e siècle, réunit en sa personne un poète hongrois et un poète slovaque ; dans les livres de cantiques manuscrits du XVII^e et du XVIII^e siècle nous trouvons côte à côte et pêle-mêle des chants hongrois, latins, slovaques, allemands et roumains. C'est dans le courant de la Réforme, saxonne et hongroise, que sont nés en Transylvanie les premiers livres roumains imprimés. D'origine slovaque, Benedek Szölösy (1609—1656), partisan ardent de la Contre-Réforme, a simultanément classé et ordonné aux fins de publication des chants catholiques en langues slovaque et hongroise et a donné le même titre, *Cantus Catholici*, à tous les deux recueils.

Pendant, c'est le cas des deux Zrinyi qui est le plus instructif. Selon la tradition croate l'un et l'autre sont Croates, mais Miklós (1620—1664) écrivait, chose regrettable, a-t-on dit, ses œuvres littéraires en hongrois. Par contre, l'historiographie nationaliste hongroise a considéré les deux Zrinyi des Hongrois, tout en affirmant, avec un ton réprobateur, que Péter (1621—1671) est devenu quand même écrivain croate. Il faut dire que les deux points de vue peuvent être soutenus par de nombreux faits. Mais ce sont des faits choisis arbitrairement, puisque l'apologétique nationale n'aspire jamais à la vérité objective, mais elle s'emploie à chercher des preuves pour soutenir une thèse a priori. C'est cet effort qui se manifeste en l'occurrence, étant donné que si nous considérons la totalité et le système des faits, il se trouve que cette dispute du passé, cette manière de poser le problème n'ont aucun sens ni raison d'être.

Dès le milieu du XVI^e siècle, la famille croate des Zrinyi est devenue bilingue ; après la pénétration des Turcs, la famille a acquis des domaines dans les territoires plus au nord, d'une ethnie en partie hongroise. Ce phénomène n'a rien d'exceptionnel, puisque dès la fin du XV^e siècle une véritable migration de peuples est partie du Sud menacé, vers le Nord ; les grands propriétaires terriens croates et hongrois du Sud, les nobles, voire leurs serfs, se sont installés en grand nombre dans des régions plus abritées. Alors une partie de l'aristocratie croate s'est entièrement mêlée à la haute noblesse hongroise ; pareillement au cas des Zrinyi, des familles croates, telles que les Keglevich et les Draskovich, se sont apparentées aux familles hongroises. Les descendants sont devenus bilingues et plusieurs déployèrent leur activité littéraire en langue hongroise. Par contre, si une famille aristocrate hongroise a acquis des domaines en Croatie, comme les Erdödy, elles est devenue à peu près croate. Tel

a été le cas de plusieurs familles nobles hongroises qui ont acquis, au cours du XVI^e siècle, de nouvelles terres en Hongrie septentrionale, en territoire linguistique slovaque : elles sont devenues bilingues. C'est que l'usage d'une langue n'a été aucunement déterminé par des positions de principe ou par une conscience nationale, mais par la pratique — c'est-à-dire pour des considérations pratiques, sous l'influence du milieu, où se trouvaient situés les domaines. C'est ce qui vaut pour le cas de Miklós et Péter Zrinyi.

Si la langue maternelle des fils de György Zrinyi junior et Magdolna Széchy était croate ou hongroise, nous l'ignorons ; mais cela n'importe pas. Sans doute ils parlaient ces deux langues dès leur plus jeune âge, l'une aussi bien que l'autre, et plus tard c'était également dans les deux langues qu'ils ont écrit. Nous possédons leur lettre du 27 décembre 1633 adressée en commun à Adám Batthyány, une moitié étant rédigée par Miklós, l'autre moitié par Péter (Cf. *A két Zrinyi Miklós Körmendi levelei* — Lettres de Körmend des deux Miklós Zrinyi — éd. Béla Iványi, Budapest, 1943. p. 57—59). Ils écrivent dans un hongrois impeccable ; le style de Péter, âgé alors de 12 ans, nous paraît plus savoureux que celui de son frère, son aîné d'un an. Il ne nous reste malheureusement aucune de leurs lettres croates de ce temps, mais sans doute ils correspondaient avec leurs proches Croates en un croate aussi parfait. Si plus tard Miklós a préféré le hongrois, tandis que Péter s'est décidé pour le croate, oralement aussi bien qu'en écrit, ce n'est pas un penchant originel ou des sympathies nationales divergentes qui ont décidé le choix. La cause en est tout simplement que lors de la distribution des biens de la famille, Miklós a reçu les domaines du nord dans le Muraköz, tandis que Péter est devenu propriétaire des terres littorales du sud. Par conséquent, Péter a passé une grande partie de sa vie sur un territoire linguistique purement croate, alors que Miklós habitait un pays à population mixte. Et comme le Muraköz n'appartenait pas à la Croatie du point de vue militaire et administratif, Miklós était lié à ses compagnons militaires et aux aristocrates hongrois par la politique d'Etat, par la cause de la défense des châteaux forts de Transdanubie et par ses relations sociales. Ainsi il a nécessairement adopté le hongrois et comme poète il s'exprimait également en cette langue.

Miklós Zrinyi était donc écrivain hongrois, mais enfin de quelle nationalité était-il ? La réponse n'est que trop simple : croate et hongroise, l'une et l'autre, et il en était fier. Ce n'est que le nationalisme du siècle passé qui a trouvé cela incompatible. C'est avec naturel que Zrinyi écrit dans son ouvrage intitulé *Török áfium* (L'opium turc), en insistant sur la nécessité d'une nouvelle armée permanente : « Il faut que nous tous,

qui sommes Hongrois, Croates, nous joignons dans cette cause ». Et c'est la vraie position de Zrinyi : tout exclusivisme est erroné.

Des savants croates anciens ont cité avec prédilection une phrase prise dans une lettre de Miklós Zrinyi adressée en 1658 à János Rucic, sous-comte de Zagreb : « Ego mihi conscius aliter sum, etenim non de generem me Croatam et quidem Zrinium esse scio ». Ils en ont conclu que bien qu'écrivain hongrois, Zrinyi se considérait de nationalité croate. Seulement on trouve dans la même lettre, quelques lignes plus loin, les paroles suivantes adressées à György Lippay, son plus grand ennemi politique : « Non tu Ungarus es, nec nos tua natio ». Quant aux historiens hongrois, eux ils pouvaient se référer à la dédicace de *Szigeti veszedelem* (Le désastre de Sziget) : « Je dédie mon ouvrage à la noblesse hongroise, que Dieu me permette de lui dédier utilement mon sang jusqu'à la dernière goutte », ou bien à la dédicace des œuvres en prose où Zrinyi se plaint d'être né « au seculum de la désolation hongroise » et non pas en une époque où « Dieu était miséricordieux et n'a pas détourné son visage des Hongrois mais se rendait terrible à ceux qui nous regardent maintenant avec ennui et se moquent de nous », ou à l'épigraphe de *Török áfium* : « Ne touche pas aux Hongrois ! » De tout cela, les historiens hongrois ont conclu que Zrinyi s'est entièrement identifié avec les Hongrois. Ce qui est vrai, mais c'est avec la même passion ardente qu'il parle au nom du peuple croate, comme le témoigne une lettre trouvée récemment qu'il a adressée à l'empereur Léopold I^{er}, au nom « de la nation croate », probablement en 1663 (Cf. *Irodalomtörténeti Közlemények*, 1962, pp. 748—750). Dans cette lettre rédigée originalement en latin et dont nous ne connaissons pour le moment qu'une traduction italienne, le poète hongrois et le ban croate s'adresse à la Sacra Cesarea Maestà comme suit : « Ecco l'ultime reliquie delle famiglie e della gente nostra prostrate ai piedi di Vostra Maestà in di cui potere è il sollevarle, e sollevate accrescerle, o mirarle vicine d'essere in tutto, e per tutto, disfatte siamo a presentare a Vostra Maestà lettere tali, che serviranno per veri contrasegni dell'estrema nostra ruina, e dalle quali Vostra Maestà potrà copiosamente intendere, quanto furore habbia disposto di vomitare sopra di noi la rabbia maomettana, e con quanto insaziabil odio osservi i popoli della Croazia, e machini di sradicarli ». Qu'il se fasse porte-parole des Hongrois ou des Croates, aucune différence dans l'enthousiasme des paroles de Zrinyi.

Ce personnage éminent du XVII^e siècle, croate et hongrois à la fois, ne faisait preuve dans ses activités littéraires d'un intérêt exclusivement hongrois. Il est vrai que nous ne trouvons guère de livre croate dans sa bibliothèque, mais les livres hongrois n'y sont pas nombreux non plus ; ses lectures s'alimentent surtout des œuvres latines et italien-

nes. C'est avec la même assiduité qu'il annotait l'ouvrage célèbre de Mauro Orbini, *Il regno degli Slavi*, ouvrage si important pour la prise de conscience des peuples slaves, que les histoires hongroises de Bonfini et d'Istvánffy. En écrivant son chef-d'œuvre, le *Szigeti veszedelem*, il s'appuyait également sur des sources poétiques hongroises et croates. Son frère Péter a traduit en croate un chef-d'œuvre hongrois à la genèse duquel ont contribué les traditions poétiques des deux nations. En tant que structure poétique, cette « Zrinyiade » ne saurait être expliqué et compris en faisant appel seulement à l'évolution de la littérature hongroise. On ne pourrait parler d'une simple influence de la littérature croate « subie » par cet ouvrage ; la littérature croate y a joué un rôle organique. Aussi est-il plus juste de considérer l'œuvre de Péter Zrinyi moins comme la traduction d'un ouvrage hongrois, mais plutôt comme une variante croate du produit commun des deux littératures. La priorité de la variante hongroise est due au fait que des deux frères Zrinyi, c'est Miklós, s'exprimant en hongrois, qui avait plus de génie poétique. Au cas où le frère aîné aurait reçu les domaines littoraux et Péter le Muraköz, la « Zrinyiade » aurait été conçue, selon toute probabilité, en croate et Péter aurait été l'auteur de la variante hongroise. Certes, ces hypothèses sont peu sérieuses, mais elles caractérisent bien l'essentiel de la question.

De ces exemples, je pense, on peut tirer la conclusion qu'il est erroné d'imposer aux littératures les normes d'une littérature nationale, avant la formation des mouvements nationaux bourgeois. Dans les différentes étapes de la formation des littératures nationales, les écrivains et les œuvres s'inscrivent souvent dans l'évolution de plusieurs littératures à la fois. Aussi est-il dangereux de se mettre à l'étude de la littérature nationale, en partant d'un exclusivisme national. Ce n'est que libéré de toute partialité nationale et apologétique qu'il est possible d'écrire des histoires littéraires nationales avec une parfaite objectivité scientifique. Dans le passé, la situation des écrivains pouvant être rangés dans l'histoire de plusieurs littératures a suscité de nombreuses disputes entre les nations. Tout nous porte à espérer qu'au cours des futures recherches impartiales, de tels cas encourageront la coopération entre les nations et leur suggéreront l'idée de solidarité.